

XYZ. La revue de la nouvelle

La fenêtre manquante et en trop

André Carpentier



Numéro 100, hiver 2009

Cent

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carpentier, A. (2009). La fenêtre manquante et en trop. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 61–66.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La fenêtre manquante et en trop

André Carpentier

Car il est impossible que les choses ne
soient pas où elles sont.

VOLTAIRE, *Candide*

JiJi — ainsi, dès l'enfance, l'interpellait et désignait déjà sa mère, qui l'élevait seule — JiJi —, avec deux J majuscules, avait-elle un jour écrit au dos d'une carte postale représentant le motel Beau Rivage de Daytona Beach, supprimant du coup et à jamais le double prénom de baptême de son fils —, Monsieur JiJi, comme dit l'employé du dépanneur où il fait son épicerie, est un homme aux propriétés de caméléon, si bien adaptable à divers milieux que, cravaté et la tignasse disciplinée, on ne le distingue pas des professeurs de l'université où il est pourtant inscrit depuis plus de vingt ans à titre d'étudiant libre, en art, en philo, en histoire, peu lui importe, la fréquentation de deux cours par semaine, mieux que son travail de nuit au tri postal, donne sens à sa vie et anime sa réflexion.

JiJi — ce diminutif inscrit sur les listes d'étudiants le fait évidemment remarquer des profs à chaque début de session —, JiJi se rend au salon des professeurs trois ou quatre midis par semaine, il s'attable illicitement en marge de quelques solitaires fortifiés par leur retranchement, leur tourne le dos, et eux-mêmes dans son dos, et il joue l'étoile à cinq branches, feignant d'être préoccupé par une hypothèse scientifique ou par quelque ressort de son savoir. JiJi apprécie la quiétude de ce salon, qui n'est qu'occasionnellement troublée par des tablées arrivant avec leurs bruyants serrages de mains. Ce qui le pousse à revenir dans ce boudoir de 61

nonchaloir tient au fait qu'il y paraît si bien à sa place et si bien en accord avec la sphère d'usage de ce salon des profs qu'il ne vient jamais à personne l'idée d'y contester sa présence. Il y a aussi le fait que, cette supercherie ne trompant personne, puisque la plupart ici le connaissent, JiJi peut se permettre de croire que si on le tolère en ce lieu, c'est parce qu'on l'estime — sans aller toutefois jusqu'à supposer qu'on lui témoigne de la considération.

Ce midi, bien qu'il soit pris d'éblouissement, JiJi s'obstine à faire face aux vitrines qui donnent sur un intense midi d'automne, avec son ciel métallique et ses éclats solaires. Paupières entrecloses, il s'emploie à goûter, par petites lampées de gourmet, la sauce de la blanquette au roquefort qu'on lui a présentée au nez, en cherchant à nommer les ingrédients qui la composent, le poireau, la ciboulette, le persil, mais il lui semble que quelque chose lui échappe — il a toujours l'impression que quelque chose lui échappe. Peut-être le roquefort, insinue la serveuse. Et c'est précisément au moment où celle-ci, sourire complice en coin, pivote sur elle-même pour se diriger vers d'autres habitués occupés à s'épousseter les manches ou à effacer des faux plis, que s'ouvre pour JiJi l'épisode de la fenêtre manquante, bien que certains diraient la fenêtre en trop — le manque et le trop étant parfois la même chose perçue sous des angles différents. C'est qu'à cet instant, JiJi aperçoit la devanture de son appartement, juste en biais, de l'autre côté de la rue, au-dessus du fourreur et de la coiffeuse, et il y compte une fenêtre de trop, c'est-à-dire une de plus que vu de l'intérieur de son appartement. Il y a bien, chez lui, côté façade, c'est-à-dire dans le salon, une seule fenêtre, se remémore JiJi en fermant les yeux. Et il n'est pas d'autre appartement que le sien à l'avant de l'immeuble. D'où vient donc que, de l'extérieur, il discerne deux grandes fenêtres, dont une lustrée comme un miroir sous son linteau de pierre monolithe cintré comme une paupière ?

Sur le coup, cette vision le trouble moins qu'elle ne l'excite, mais elle le tracasse tout de même tout au long du
62 repas, ou peut-être l'obsède-t-elle à la manière d'une énigme

insoluble, il ne saurait dire au juste, sans doute parce que, depuis le moment de cette apparition, les impressions foisonnent et se contredisent en lui. Il n'est évidemment rien, dans ce flagrant désaccord entre l'intérieur et l'extérieur, pour stabiliser JiJi dans un monde dont il est d'ordinaire des plus prompts à surprendre l'absurde, parfois pour le dénoncer, parfois pour en jouir, c'est selon.

Du cas de cette fenêtre à la fois en moins et en trop, JiJi tire peu à peu l'hypothèse de champs de réalité parallèles, comme si cela croissait en lui à la manière d'une plante envahissante, et cette dualité le ravit et l'entraîne dans son abîme. Il éprouve que la puissance d'opérer suivant les règles du monde se retire graduellement de lui et il ne se sent nullement l'envie d'y résister. Il abandonne peu à peu sa tendance active à la raison, au point que sa clameur de révolte s'endort doucement, il perd pied dans une réalité boueuse... Cette idée de réalité boueuse évoquant une phrase entendue durant son cours sur le bouddhisme tibétain de la veille au soir, JiJi ouvre à la hâte son carnet de poche en quête d'une pensée alliée. *Le lotus ne prend-il pas racine dans la boue ?* lit-il à mi-voix intérieure entre deux gorgées de café. *Le lotus ne prend-il pas racine dans la boue ?* Soudain, le rapport avec l'épisode de la fenêtre manquante et en trop lui échappe. Éperdu d'une autre sorte de clarté, il n'a plus en tête que l'exquise inconstance de la réalité. Voilà un état qui l'envahit parfois, l'ivresse d'être en perte d'assises ; il oublie chaque fois que ce moment prélude à une descente aux enfers.

Comme il va se lever, après avoir déployé quelques pièces et billets sur la table, JiJi est interrompu dans son impulsion par une pression sur les épaules, comme si des mains puissantes le neutralisaient sur son fauteuil. *Cette maudite fenêtre !* prononce une petite voix de ventriloque, *vous l'avez repérée, vous aussi, n'est-ce pas ?* Une ombre contourne alors la table et s'assoit dans le contre-jour. *J'espère que vous allez défoncer ce mur, moi, j'en ai été empêché, du moins jusqu'ici...* JiJi peine à accommoder son regard sur cet intrus qui s'impose à lui. *À moins qu'on ne s'y mette ensemble...* 63

d'ajouter la voix. Et JiJi de soudain reconnaître l'importun, ou plutôt de se rappeler cette anecdote racontée par le proprio lors de la signature du bail, l'histoire d'un locataire, un forcené qui voulait défoncer le mur du salon pour vérifier l'existence d'une seconde fenêtre !

JiJi pompe une dernière gorgée d'allongé comme s'il aspirait jusqu'au fond la fumée d'un joint. Les yeux mi-clos, il examine une fois de plus la devanture plutôt maussade de son appartement en comptant sur ses doigts les deux larges fenêtres, puis il se lève brusquement en grognant fort qu'on le laisse tranquille avec ces histoires de fou, ce qui provoque des œillades et des murmures chez ses faux collatéraux du salon des professeurs. JiJi part subitement à la course vers la sortie en espérant se débarrasser de l'intrus, mais aussitôt passé la porte, il se sent talonné dans les corridors, les escaliers, comme si le poursuivant était accroché à ses pas, et jusque sur le trottoir.

En bordure de la rue, une foule crevée par endroits de bulles de vide retourne au travail ou se rend à des cours ou au divertissement en déroulant des pas à peine bruisants. JiJi serre son foulard d'une étreinte très forte et se coule dans le tableau filé de la rue parmi des corps étrangers occupés à tracer leur ligne de fuite. Il croise des regards qui rebondissent d'un détail sur l'autre ou qui se perdent dans la géométrie des visages. JiJi laisse le monumental s'engouffrer dans la dimension des choses invisibles, il s'emploie plutôt à épier des mimiques, à interpréter des mouvements d'épaules, à s'attendre sur des silhouettes de Christ en croix qui regardent ailleurs. Certains passants, surgissant par une sorte de présence fulgurante, lui apparaissent si familiers que JiJi croit pouvoir lire, sinon dans leurs pensées, du moins dans leur cœur. JiJi n'a jamais rien compris à la foule de tous les hommes, mais il s'émeut facilement de chacun dans son événement.

Au bout d'un moment, JiJi s'engage dans la rue, qu'il traverse en s'insinuant entre des véhicules ralentis par des travaux de réfection, il écarte même une barrière et enjambe un

trou près duquel des employés, délestés de leurs pioches et de leurs pelles, mordent dans des sandwiches et boivent à même des thermos. Ça klaxonne, des voix fusent : « Hé ! Vous, là-bas... » Mais Jiji n'a en tête que de s'éloigner de cette agitation et des relents fangeux de terre ouverte. Il voudrait bien, avant de monter chez lui, se retourner et affronter l'intrus, mais il ne saurait traduire ce qu'il éprouve, comme s'il présentait en lui-même quelque chose qui serait poussé vers la parole, sans pouvoir y accéder.

Jiji ne met pas long à vaincre la résistance de la porte vitrée qui, par un escalier étroit, donne accès à l'étage. Avec la lenteur appliquée et l'essoufflement régulier d'un athlète, mais comme ralenti par une lourdeur inexplicable, il gravit une à une les marches, avant de s'affronter à une seconde porte, qui lui cède aussitôt le passage. Une fois dans l'immobilité silencieuse de son appartement, Jiji se précipite dans le salon, une pièce éclairée sur la façade par le vieux vitrage d'une fenêtre, une seule, cela se confirme. Sur le pan de mur où une seconde baie de fenêtre devrait ouvrir une percée sur la rue, trois corps de bibliothèque présentent, au lieu des livres, des albums empilés et des objets divers, des disques, des photographies qu'il ne reconnaît pas. Certains jours, c'est comme ça, Jiji porte comme son faix des souvenirs manquants.

Soudain, la présence de l'intrus le rattrape, Jiji lève un coude sur ses yeux comme l'enfant craignant la gifle. Mais il est bousculé, terrassé et se retrouve au sol, la tête rapprochée des genoux, dans une prostration profonde. Aussitôt, un vacarme de coups et de fracas s'élève. Jiji devine que l'intrus renverse les bibliothèques et défonce le mur à coups de pioche. Des choses molles tournent dans la tête de Jiji à un rythme de vagues. Il se sent coincé dans une configuration d'émotions qu'il n'arrive pas à interpréter. En lui-même, il parle autour de mots qui lui manquent. Des objets de divers poids et densités le percutent, des éclisses et des éclats se fichent dans ses bras, dans son dos, une couche de poussière bientôt le recouvre. Il garde les yeux fermés et les mains sur les oreilles jusqu'à la cessation du fracas.

Après un moment d'expectative, JiJi se relève sur ses avant-bras, desserre à peine les paupières et, à travers la pulvéulence qui n'a pas fini de tourbillonner et de s'abattre sur lui, il entrevoit une lueur émaner d'un large trou percé dans le mur. La poussière de plâtre et l'irruption de lumière lui font venir les larmes aux yeux. Ses courtes inspirations produisent un sifflement qu'il ne reconnaît pas immédiatement comme venant de lui. Les bronchioles encombrées, il crache et tousse à s'en déchirer la trachée. Haletant dans le remous de particules qui le suffoque, JiJi se rue vers l'ajour pour profiter de l'air qui s'y engouffre et engage sa tête dans la trouée. Puis il imagine qu'il s'endort.

À son retour à l'état de veille, JiJi ressent fortement sa perte d'adhésion à l'entourage, il n'a plus prise sur les données situationnelles et même dimensionnelles. Il se sent trop dispersé dans l'espace pour se rassembler en lui-même et trop enclavé dans la réalité immédiate pour attraper l'horizon. Seul lui apparaît, entre le proche et le lointain, le clocher muet d'une ancienne basilique autrefois placée sous l'invocation de saint Jacques. JiJi est cependant bien conscient de la présence, sur le trottoir, d'une petite foule exsangue, à peine un filtrat de passants, qui lui adresse un tumulte de mots, mais il ne sait trop s'il perçoit cela de l'intérieur ou de l'extérieur de la scène, de près ou de loin, d'en bas ou d'en haut. Son cerveau est entièrement occupé par ce chahut discordant, il ne comprend pas pourquoi ces badauds crient dans sa direction, après tout, ce n'est pas lui le fou, c'est l'autre. Où est-il, justement, cet autre en trop qui manque à l'appel ? JiJi cherche, au milieu des débris de mur et de fenêtre, un corps gisant sur le trottoir, qu'il imagine déployé en étoile, mais il ne le trouve pas. Pourtant, suivant la loi de la chute des corps, il devrait déjà s'y trouver. Il est impossible qu'il ne soit pas là où il est !